



HAL
open science

Produire un espace hybride de coopération

Dilara Vanessa Trupia

► **To cite this version:**

Dilara Vanessa Trupia. Produire un espace hybride de coopération : Une enquête ethnographique sur La Cantine. Réseaux : communication, technologie, société, 2016, 2 (196), 10.3917/res.196.0111 . hal-01435392

HAL Id: hal-01435392

<https://hal.science/hal-01435392>

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

PRODUIRE UN ESPACE HYBRIDE DE COOPÉRATION

Une enquête ethnographique sur *La Cantine*

Dilara Vanessa Trupia

La Découverte | « Réseaux »

2016/2 n° 196 | pages 111 à 145

ISSN 0751-7971

ISBN 9782707189615

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-reseaux-2016-2-page-111.htm>

!Pour citer cet article :

Dilara Vanessa Trupia, « Produire un espace hybride de coopération. Une enquête ethnographique sur *La Cantine* », *Réseaux* 2016/2 (n° 196), p. 111-145.

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PRODUIRE UN ESPACE HYBRIDE DE COOPÉRATION

Une enquête ethnographique sur *La Cantine*

Dilara Vanessa TRUPIA

Décembre 2010. Un après-midi ordinaire à La Cantine¹

L'espace-café (illustration 1)

Un développeur informatique vient d'arriver à La Cantine ; il s'installe sur la table haute à côté du bar-comptoir et commence à corriger quelques *bugs* qui restent dans son code, avant d'ouvrir à son client l'accès à distance de la version *bêta* d'une plateforme multijoueurs de poker en ligne. Ses yeux cachés sous une casquette noire sur laquelle figure un logo d'un système d'exploitation libre, il s'équipe rapidement de grands écouteurs professionnels qui lui permettent de s'isoler du bruit ambiant.

De l'autre côté de l'entrée, une étudiante en design industriel discute avec la personne en train d'installer une grande table tactile. Celle-ci l'écoute d'une oreille distraite, tout en continuant à faire des mouvements de bras et de doigts pour manipuler l'écran encastré. En lui montrant les dernières fonctionnalités qu'il a conçues, il explique qu'il va laisser ce prototype en démonstration pendant quelques mois à La Cantine, et l'invite à l'utiliser pour développer son projet de fin d'études :

« Tu devrais proposer ton application sur un support tactile ; tiens, voilà ma carte, n'hésite pas si tu as des soucis. On a plein de projets carto en stock... »

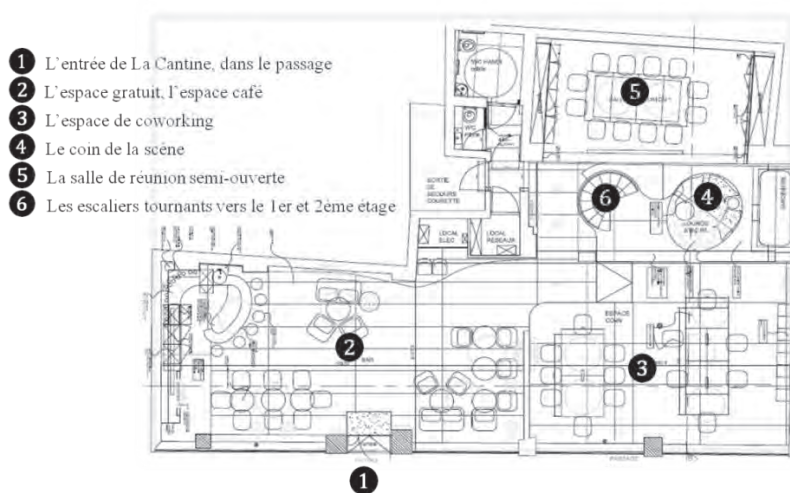
Je tiens à adresser mes plus vifs remerciements à Patrice Flichy et Ashveen Peerbaye qui, par leurs discussions, ainsi que leurs encouragements, ont largement contribué à l'élaboration de cet article. Celui-ci doit également beaucoup aux nombreux échanges avec Paul Richardet et Ilknur Kursunlugil que je remercie très chaleureusement. Je tiens aussi à remercier le comité de lecture de la revue Réseaux ainsi qu'Hélène Girard et Abeline Majorel pour leurs relectures minutieuses. Enfin, mes remerciements s'adressent à Alexandre Mathieu-Fritz et Hélène Ducourant qui m'ont incitée et soutenue durant la rédaction de cet article.

1. Cette « prise de vue » ethnographique est reconstituée à partir des notes d'observation afin de donner un aperçu représentatif des situations interactionnelles considérées comme étant ordinaires d'un lieu, sans pour autant s'arrêter sur une situation en particulier.

Coworker, un graphiste qui travaille régulièrement dans l'espace appelé *coworking* se faufile derrière le bar pour se préparer un café. Il est interpellé par une personne venant d'entrer dans l'espace, qui lui demande ce qu'est ce lieu. Il lui sourit et commence à lui expliquer :

« Alors... Par où commencer. Ici, c'est un *coworking*, un espace de travail... C'est un lieu pour des gens qui veulent venir travailler. Mais ce n'est pas un cybercafé. C'est un espace dédié au numérique en fait... Tu travailles dans le numérique ? »

Illustration 1. Plan du rez-de-chaussée de La Cantine²



L'espace coworking

Une dizaine de personnes descendent les escaliers en discutant entre elles ; elles attirent le regard d'autres personnes travaillant côte à côte, mais individuellement devant leur ordinateur autour d'une grande table. Elles viennent de sortir d'un atelier de *bêta-test* où elles ont joué le rôle d'utilisateurs pour *expérimenter* le nouveau prototype développé par trois *porteurs de projet*. Sur le descriptif publié par les permanents sur le site internet de La Cantine, ces derniers annonçaient qu'il s'agissait d'un « réseau social de proximité

2. Source : Silicon Sentier.

permettant de mettre en relation les demandes et les offres de service des habitants d'un même immeuble ou quartier ».

Une des personnes assises autour de la grande table soupire bruyamment. Elle croise le regard d'une autre personne assise en face d'elle. Les deux sourient de manière complice et engagent une conversation sur leur état d'avancement dans leur travail. Quand elles entendent la petite voix d'un des permanents qui est derrière la régie, souffler au micro : « *Test !... Shhh* », elles se lèvent pour aller fumer une cigarette dehors, dans le passage.

Le permanent regardait en effet le groupe en leur faisant signe d'être moins bruyants. En préparant la salle pour l'événement du soir sur *Wikileaks* et la « liberté d'expression sur le Net », il vérifie que le matériel fonctionne correctement. Une fois les réglages effectués, il se dirige vers la grande table noire, et annonce aux *coworkers* qu'il va commencer à mettre en place la salle pour l'événement dans un quart d'heure et qu'ils peuvent s'installer soit au premier étage, soit dans les canapés de l'*espace-café*. Une partie des *coworkers* semble être habituée ; ils ne décollent pas les yeux de leur ordinateur. Entre l'étonnement et la gêne, d'autres, plus novices, commencent déjà à ranger leur sac.

Un des intervenants est arrivé en avance ; il discute avec un autre permanent qui est en *lead* sur l'événement. Il lui montre un écran rempli de codes informatiques sur son ordinateur recouvert d'autocollants. On lit sur le plus grand, *Free the Net*. Il va faire une démonstration d'une technique de *hacking* utilisée lors d'une « attaque distribuée par déni de service » [traduit de l'anglais, DDos en abrégé].

Un autre permanent écrit pendant ce temps sur le tableau à craie : *Lean UX ou Comment appliquer la méthode Lean à l'expérience-utilisateur ?* La formation va commencer dans une demi-heure dans la salle de réunion au premier étage. Il se retourne ensuite vers l'organisateur des *Startup meetups* – rencontres d'entrepreneurs parisiens – et lui demande comment s'est passé son *pitch* devant les *coworkers* la semaine précédente.

L'escalier et la scène

En se dirigeant vers les escaliers au milieu du *coworking*, ils croisent la dirigeante de l'association. Venant de sortir d'une réunion privée, celle-ci accompagne un groupe de six personnes vers la sortie. Devant, le directeur d'une grande entreprise de transport réunissant plus de 200 000 salariés. Il est suivi

de deux femmes en blazer noir et de trois hommes, tous vêtus de costumes d'affaires. La dirigeante se retourne vers le directeur :

« Voilà, je te présente Hervé ; il a le parcours parfait ! Il est membre de Silicon et *coworker* depuis l'ouverture. Il a une boîte, et il a amorcé une dynamique collective avec les startups, on a organisé les premiers meetups ici, à La Cantine. Ça n'existait pas, hein, les rencontres de startups. »

En les saluant, le groupe continue à descendre l'escalier et s'arrête devant une affiche où figurent les logos des *partenaires* du lieu : *Région Île-de-France, Fonds Social Européen, SNCF, Google, Orange...* Un éclat de rire attire leur attention vers l'espace *coworking* déjà transformé en quelques minutes en une salle prête à accueillir une centaine de participants à l'événement. On y voit, accompagnées d'un permanent, deux personnes portant des tee-shirts sur lesquels on lit *Cartographie libre*. En attendant de libérer la place pour les intervenants de la soirée, ils regardent, sur l'écran de projection, des points de couleurs différentes qui se déplacent progressivement sur la carte d'une ville. Le directeur de la compagnie de transports s'adresse directement à l'un des deux :

« Ce sont des lignes de transport ? C'est en temps réel ? [En se retournant vers son équipe] Mais on n'a pas encore ouvert les données temps réels, si ? Ils ont dû les scraper quelque part... [À la dirigeante de La Cantine] Nous, on n'a pas réussi à faire ça en interne, hein, leur logiciel marche tout seul. Il faudrait qu'on les invite au programme de cocréation... »

En l'accompagnant vers la sortie du lieu, la dirigeante lui confirme qu'elle va lui envoyer une *propal* et un budget pour le programme de cocréation sur lequel ils viennent de s'entendre. Un homme barbu et plus âgé qui fume une cigarette devant la porte les interpelle aussitôt. Il demande à la dirigeante si elle les a convaincus de *jouer le jeu*. En se retournant vers le groupe, il continue d'un air taquin :

« Vous allez voir, ils sont gentils les dévs. Il faut juste ne pas les énerver. Laissez-nous faire, tout va bien se passer. »

Cadrage de la coopération et articulation des débordements

Coder un logiciel, assembler un dispositif matériel, participer à une réunion de coordination, présenter ses travaux... Prises séparément, ces activités n'ont en soi rien d'exceptionnel. Pour chacun de ces acteurs, elles s'inscrivent dans le défilé d'une journée ordinaire de travail. Néanmoins, conduites

simultanément au sein de cet espace revendiquant une certaine idéologie de la coopération, elles sont toutes traversées par une même tension interactionnelle. Cadrée dans ce lieu comme une éventualité de la rencontre et de la coopération, celle-ci se manifeste alors pour chacun de ces acteurs comme une disposition particulière à se rencontrer et coopérer.

Ainsi, pendant cet après-midi ordinaire à La Cantine, cette tension se formule différemment pour chacun des acteurs : quand, pour les *coworkers* qui louent des postes de travail à la journée, elle s'impose comme une contrainte qui interrompt leur activité de travail, elle peut se présenter comme une opportunité d'action, pouvant déboucher sur une coopération, pour le concepteur qui cherche à expérimenter son prototype. Elle peut également prendre la forme d'une « rencontre fortuite » pour reprendre les termes des acteurs, comme dans le cas du graphiste ou de l'étudiant. C'est bien cette tension, entre contrainte et opportunité, qui singularise les espaces de *coworking* comme La Cantine, par rapport à d'autres espaces publics de travail plus traditionnels comme les bureaux à partager, les télécentres ou même les cybercafés. Si cette tension interactionnelle semble être définie et inhérente aux objectifs premiers des espaces de *coworking* formulés comme étant « l'articulation de la liberté et flexibilité du travail indépendant avec l'environnement social des organisations »³, cette définition n'en dit pas plus sur la façon dont elle est plurielle et composite pour chacun des acteurs qui l'habitent, ni dans chacun des espaces qu'elle caractérise, malgré leurs formes et fonctionnements très variés⁴, d'un nouveau genre.

À l'origine, le *coworking* a été conçu par des travailleurs indépendants⁵ comme une solution à leur propre condition d'isolement (Boboc *et al.*, 2014). Mais une telle vision du *coworking* ne permet pas d'appréhender la diversité des acteurs désignés tous, indistinctement, comme étant des *coworkers*. Pourtant, du

3. <http://wiki.coworking.com/> consulté en février 2014.

4. Emprunté indistinctement par les acteurs, pour qualifier des lieux de nature très variée (par exemple des espaces partagés au sein d'une entreprise, des espaces associatifs réunissant les membres, des salles de cours au sein d'universités, ou même des zones d'attente équipées d'une connexion wifi dans les aéroports), le terme *coworking* prête souvent à confusion. Sans que l'objet soit de ressusciter le débat fort investi par les acteurs autour de ce qui est, et surtout de ce qui n'est pas un *coworking*, notons qu'un ensemble de facteurs socioéconomiques fait évoluer ces espaces dans une variété de réalités sociologiques qui, dans une approche ethnographique, sont difficilement appréhendables comme une catégorie à part entière.

5. Les premiers espaces de *coworking* (*Spiral Muse*, *Hat Factory*, *Citizen Space*) sont ouverts en 2006 à San Francisco et Detroit par des informaticiens, designers et professionnels indépendants du web social.

développeur indépendant au dirigeant d'entreprise, en passant par l'étudiant, l'entrepreneur, l'utilisateur et le *hacker*, ou encore le « bidouilleur », la diversité des acteurs simultanément présents dans ce lieu est sans doute l'aspect le plus frappant de cet après-midi ordinaire à La Cantine. Par ailleurs, la définition du *coworking* comme une forme de « coopération faible » établie entre et par les *coworkers* eux-mêmes (Aguiton et Cardon, 2008) ne permet pas d'explicitier la diversité des situations interactionnelles qui habitent ces espaces. En effet, ce qui rend cet après-midi moins ordinaire réside davantage dans ces micro-interactions qui naissent non seulement entre des groupes professionnels distincts (travaillant à distance ou s'inscrivant le plus souvent dans un régime d'emploi temporaire, d'indépendant ou d'auto-entrepreneur), mais aussi et surtout entre différents « mondes sociaux » (Strauss, 1978 ; Clarke et Star, 2008), dont ceux des *startups*, des *hackers* et des grandes organisations.

Inscrivant leur travail dans une action collective qui se passe « ailleurs », chacun de ces acteurs se reporte également à différents « groupes de référence » (Shibutani, 1955). Ainsi, en l'absence d'une coordination explicitée entre le travail des uns et celui des autres, la rencontre du dirigeant d'entreprise avec les contributeurs d'*Openstreetmap*, ou celle des *coworkers* avec le groupe de bêta-testeurs, aurait en réalité toutes les chances de se traduire par un affrontement. Or la pratique du *scraping* traditionnellement condamnée par la grande entreprise⁶ est saisie dans ce lieu comme une opportunité de coopération. De même, les *coworkers* acceptent de rompre avec la logique d'échange d'une relation de service marchande en laissant la place louée aux autres. Ainsi, bien que le terrain de La Cantine relève du domaine de l'incertain par rapport aux « groupes de référence » de chacun de ces acteurs, il se présente aussi comme le lieu où le risque permanent de « déborder » semble être accepté par l'ensemble de ces derniers. En somme, une appréhension du *coworking* en tant que nouveau cadre de travail favorisant le développement de liens de coopération entre ces acteurs ne permet pas de saisir les mécanismes interactionnels qui gouvernent l'établissement et la qualification de ces liens comme étant spécifiques.

Une notion permettant d'appréhender les modes d'organisation de la coopération au sein de cet espace est celle du « cadrage », et surtout celle du « débordement ». Si la notion goffmanienne de « cadre » (Goffman 1991) est reprise par les sociologues des sciences et techniques pour penser l'élaboration des

6. Le *scraping* comme technique informatique d'extraction de contenus des sites web soulève notamment de nombreuses questions autour de la gestion des droits de ces derniers.

régularités sociotechniques dans les processus d'innovation, elle désigne aussi l'effort consenti par des acteurs pour créer des zones de coopération, indépendamment de leur durabilité, et même parfois de leur objet. Ainsi, nous mobilisons la notion de cadrage dans une approche interactionniste, non pas pour désigner la stabilisation d'un environnement, d'un projet ou d'un objet, mais comme une tendance commune et récurrente des acteurs à effectuer des opérations de cadrage (Callon, 1999). En mettant l'accent sur la phase de la rencontre comprise comme une fin en soi et une condition préalable à l'émergence de toute intentionnalité coopérative, l'objectif de ces opérations est dans notre cas de créer des zones de « frottement » entre des acteurs aussi variés que des grandes entreprises et des travailleurs indépendants, sans pour autant promettre leur continuité.

Par ailleurs, si les mécanismes qui gouvernent ces processus interactionnels sont qualifiés le plus souvent de hasardeux par les acteurs, ils se présentent pourtant comme le produit du travail de mise en relation et d'organisation réalisé par un groupe de permanents. Pouvant être parfois discrédité et considéré comme de la simple logistique, leur travail est néanmoins essentiel dans l'organisation de la coopération au sein de La Cantine. L'originalité de cette démarche par rapport à celle plus traditionnelle des animateurs de réseaux ne tient cependant pas plus au travail d'animation ou d'intermédiation de ces derniers qu'à la manière particulière d'introduire des points d'accroche entre des acteurs aussi variés. Des modalités d'accueil à la gestion des espaces, de la connaissance des acteurs à la manière de les solliciter, en passant par la création de « programmes » de cocréation entre des salariés d'entreprises et des travailleurs indépendants, plusieurs techniques déstabilisantes sont développées par les permanents pour créer ces zones de frottement. Une notion permettant de les appréhender est alors celle du « travail d'articulation » défini par Strauss comme étant le « travail supplémentaire nécessaire pour que les efforts de l'équipe soient plus que l'assemblage chaotique de fragments épars de travail » (Strauss, 1992).

En somme, si l'on regarde tout à la fois la diversité des acteurs présents et l'organisation de la coopération en son sein, La Cantine semble être bien plus qu'un *coworking*. S'appuyant sur une ethnographie réalisée à partir des observations participantes menées entre avril 2009 et novembre 2013⁷ au sein de

7. L'enquête est initiée dans le cadre d'un contrat d'embauche dès 2009 avec l'association Silicon Sentier au sein de laquelle nous avons occupé une fonction de chargée d'études. Débutée ainsi comme de la « participation observante », la collecte des données mobilisées dans cet article se compose de notes et descriptions ethnographiques, de conversations informelles et

cet espace hybride de travail coopératif⁸, l'objectif de cet article est d'explorer, à travers l'étude du « travail d'articulation » pris en charge par les permanents dans les différents contextes relationnels que sont le *coworking* et les événements, les principaux modes de cadrage de la coopération. Pour ce faire, nous proposons dans un premier temps de revenir sur les « théories » développées par les permanents eux-mêmes autour de la coopération ainsi que sur les conceptions qu'ils développent de leur travail, pour montrer en quoi celui-ci constitue une forme spécifique du travail d'articulation. En nous appuyant sur quelques exemples de situations et de techniques développées *sur le tas* pour cadrer la coopération au sein de La Cantine, nous distinguerons ensuite deux dispositifs de cadrage de la coopération renvoyant chacun à un mode spécifique de répartition du travail d'articulation entre les acteurs. Bien qu'il n'existe pas une parfaite symétrie, nous tenterons de montrer que la coopération est plutôt amorcée dans le premier, le *coworking*, par l'externalisation du travail d'articulation, tandis qu'elle est cadrée dans le second, celui de la « co-organisation » d'événements, par l'internalisation de celui-ci. En résultat, nous verrons que ce qui caractérise ce lieu réside davantage dans ces stratégies qui, pour la plupart, ont pour point commun de viser à la déstabilisation des acteurs, notamment par un « débordement » du cadre traditionnel d'une relation de service, pour tendre ensuite vers une coopération.

QU'EST-CE QUE LE TRAVAIL SUR LA COOPÉRATION ? LE CAS DE « LA CANTINE PAR SILICON SENTIER »

Inaugurée le 31 janvier 2008 dans le passage des Panoramas, situé dans le II^e arrondissement de Paris, La Cantine est un lieu géré par une association d'entreprises, « Silicon Sentier ». Petite structure formée de cinq permanents⁹,

d'entretiens réalisés principalement auprès de l'équipe de permanents, et dans une moindre mesure avec les différents publics *coworkers*, intervenants, membres, etc., de La Cantine qui apparaissent de façon plus énigmatique dans les « scènes » d'observation.

8. Il se situe au sein d'un ensemble plus vaste d'enquêtes ethnographiques autour des processus d'innovation dits ouverts, à travers l'étude de deux dispositifs de coopération, dont La Cantine qui illustre une entrée spatiale, et les formats de rassemblement du type *hackathon* qui correspondent à une entrée temporelle en la matière.

9. Notons que l'organisation a subi plusieurs transformations depuis sa fondation en 2000. La première est marquée par l'éclatement de la « bulle internet » en avril 2000 et la reprise de l'association à partir de 2002 par la direction actuelle de Silicon Sentier. Avec l'équipe de permanents renouvelée, la seconde transformation est issue de l'ouverture de La Cantine et d'autres « dispositifs » d'accompagnement des acteurs dans des processus coopératifs tels que l'accélérateur de startups *Le Camping*, et le dispositif d'expérimentation des usages *Silicon*

celle-ci travaillait avant l'ouverture de La Cantine avec un réseau d'entreprises installées pour la plupart dans le quartier du Sentier. Entre fournisseurs d'accès à Internet et entreprises de services numériques (anciennement SSII), l'association regroupait à partir de 2002 une cinquantaine de membres dans des secteurs d'activité diversifiés. Marquée par une forte présence d'associations et d'entreprises issues respectivement du domaine des logiciels libres et de celui des services mobiles, l'association couvrait, à travers l'organisation de rencontres et le montage de projets coopératifs¹⁰, des « thématiques » d'intérêt pour ses membres. Ces activités décrites par les permanents comme un travail d'« animation des communautés technologiques », lui ont permis de devenir un porte-parole de PME/TPE auprès des organisations publiques et privées.

Évoluant de manière étroitement dépendante des sources de financement public et voulant se rapprocher au départ d'une démarche d'influence au nom des petits entrepreneurs du numérique, l'activité s'est cependant progressivement transformée avec l'ouverture de La Cantine en 2008. Le nouveau lieu représentait une solution pratique aux problèmes récurrents de l'organisation des rencontres. En étendant son champ d'action vers un public plus large que ses propres membres, elle s'ouvrait par la même occasion à de nouveaux défis d'organisation de la coopération. La part des activités communicationnelles étant significative, nous proposons dans cette première partie de définir la conception spécifique de ce travail sur la coopération, en reprenant quelques catégories et éléments de discours à travers lesquels les acteurs de La Cantine inscrivent la coopération dans leur système de représentation.

Définir La Cantine... Théories de la coopération et conception spécifique du travail d'articulation

Ainsi, le premier défi, et sans doute un des plus complexes, a été celui de la définition même de ce nouveau lieu. Étant parmi les premiers de son genre

Xperience. Enfin, depuis son déménagement en 2013 dans un nouveau lieu, l'association est rebaptisée NUMA, et est passée d'un statut associatif à celui de SAS, entreprise dont le capital est ouvert. Notre étude porte sur la seconde phase.

10. À titre d'exemple, un projet lancé entre 2006 et 2009, le « Quartier numérique », consistait en l'expérimentation *in vivo* auprès des commerçants du deuxième arrondissement, d'une quarantaine de services d'Internet sans fil développés par des TPE et PME dans les champs du tourisme, du transport et du commerce local.

en France, les premières années de son existence étaient marquées à la fois par la formulation d'une définition propre du *coworking* par ses permanents et sa reconnaissance par un certain public, comme une forme originale de coopération. Comme le font souvent remarquer les permanents, le discours explicatif autour de ce lieu a évolué au cours de son histoire. En effet, selon les interlocuteurs – selon qu'ils soient des travailleurs indépendants, des collectivités territoriales ou des grandes entreprises –, et encore selon leur degré de familiarité avec les références culturelles et méthodologiques du domaine d'Internet, les permanents peuvent décrire La Cantine successivement comme étant un *coworking*, un espace événementiel, un lieu dédié aux communautés technologiques, un *squat* de *hackers*, un *hub* technologique, un *living lab*¹¹, un *cluster*, un Système Productif Local (SPL), un *excubateur*¹² de projets numériques...

Cette richesse n'est pas anodine. Elle renvoie d'abord à une conception spécifique de la coopération au sein de La Cantine, fondée sur l'hétérogénéité des acteurs qu'elle cherche à réunir, indépendamment de son objet. Elle participe ensuite au maintien d'une tension entre la volonté de formuler des énoncés suffisamment clairs pour engager chacun des acteurs de façon singulière, et celle de laisser une part d'indéfini pour « partir du terrain », suivre « les lignes de désir », ou encore, « remplir les vides ». Bien que ces appuis conceptuels soient forgés et bricolés de manière éparse, au fur et à mesure de l'histoire de La Cantine, et qu'ils ne soient mis en cohérence que rétrospectivement pour raconter celle-ci, nous retiendrons les deux principaux qui nous permettent de qualifier le travail des permanents comme étant celui de l'articulation : l'hétérogénéité des acteurs dans un premier temps et la revendication des « espaces vides » dans un second.

Penser la coopération à partir des acteurs : appuis conceptuels d'une coopération sans objet

Si l'organisation de rencontres peut paraître comme étant une activité banale, les théories et les conceptions qui lui sont associées s'inscrivent dans un tout

11. *Living Lab* est un label d'un réseau institutionnel créé dans le cadre d'un programme européen lancé en 2006, pour désigner les projets d'innovation mobilisant l'ensemble des acteurs publics, privés et indépendants concernés, dans sa conception et son expérimentation.

12. Terme inventé par les permanents en opposition à celui d'incubateur qui repose sur un accompagnement de projets déjà matures et formalisés par une structure juridique, l'*excubation* renvoie aux phases amont de constitution d'équipes et d'émergence de projets.

autre ordre de grandeur. Dans l'imaginaire nourri par les permanents autour de ce lieu, il existe en effet plusieurs types idéaux de coopération qui guident l'activité. Reprenant l'expression récurrente d'un des permanents pour qui « le collectif n'existe pas ; il est à reconstruire en permanence », l'objectif premier est souvent formulé par l'équipe comme étant « faire communauté », « développer l'écosystème » ou « structurer le collectif ». Adoptant une posture traditionnellement associée à celle d'une association à but non lucratif (regroupant néanmoins des entités à but lucratif), cette référence est formulée comme une ligne directrice par un permanent embauché dès le premier jour de l'ouverture :

« [Avec La Cantine] il y a eu potentiellement ce switch dans l'appréhension en disant qu'on n'est plus là pour accompagner ou aider nos membres, mais qu'on est là pour faire développer l'ensemble de l'écosystème et que cette démarche-là serait bénéfique pour les entreprises qui étaient nos membres. »
(Permanent, homme, 30 ans)

Cette idée qui revient souvent dans les entretiens est également développée par les membres de Silicon Sentier qui associent leur contribution à La Cantine, au développement d'un certain « écosystème ».

« Le fait de contribuer à La Cantine contribue en fait à l'écosystème. Ma contribution renforce les autres, ça les fait monter en compétence. Demain, ils vont me challenger et me faire monter en conséquence. »
(Entrepreneur, membre fondateur, homme, 40 ans)

Cette conception affirme une disposition particulière à la fois dans la prise en compte d'une multitude d'acteurs dans les processus de développement coopératif et dans la « mise en service » de ces processus vis-à-vis de ces acteurs, indépendants ou entreprises. Se rapprochant d'une organisation en « mode projet », elle s'en distingue dans la recherche de la diversité et dans la définition d'une coopération sans objet, c'est-à-dire comprise comme une fin en soi.

Si la notion d'écosystème employée abondamment, et de façon ambivalente, est comprise dans un contexte d'innovation technologique, tous les acteurs, y compris les plus périphériques, sont en effet concernés.

« C'est un lieu qui doit réunir l'ensemble des acteurs, ce n'est pas un lieu de ségrégation, que les mecs surdiplômés, que les mecs qui ont des problèmes,

les startups d'un côté, non ! Normalement, on doit réunir même les plus bizarroïdes, les plus décalés. »

(Permanent, homme, 50 ans)

Aussi, s'il s'agit pour les permanents de « développer l'écosystème », ces derniers accordent davantage d'importance à la réunion des extrêmes, à la fois des grandes organisations et de plus petits acteurs :

« Je trouve intéressant de présenter sur un pied d'égalité des grands et des petits [...]. Ça a été toujours moi, ma posture. Et surtout que moi j'ai commencé un peu avant, à un moment où les petits, ils n'étaient pas... Ils n'existaient pas, personne ne s'adressait à eux. Et les gros étaient superpuissants. Donc il fallait les faire monter. »

(Entrepreneur, homme, 40 ans)

Comme en témoigne cet entrepreneur ayant présidé l'association dans la période d'existence de La Cantine, une conception de la coopération s'inscrivant dans ce contexte élargi passe nécessairement par la gestion des rapports de force entre ces acteurs, grands et petits. Il ne s'agit pas seulement d'opérer une traduction entre des mondes sociaux, mais d'agir sur les positions de monopole, les stratégies de contrôle et de verrouillage déployées dans le cadre des rapports marchands. Bien que le projet se révèle ambitieux dans les représentations des acteurs, l'intervention pratique des permanents reste cependant très située dans ce contexte, là où la production d'un espace de coopération devient matière à un travail d'articulation. Devant redéfinir un objet ainsi qu'un cadre de coopération selon les acteurs, celui-ci prend alors des formes spécifiques.

La revendication des « espaces vides »

Faire parler les grands et les petits et articuler leurs intérêts compose ainsi la préoccupation centrale des permanents :

« Comment tu fais en sorte que le collectif, soit structurant, et de capitaliser pour que ça crée de l'énergie, et non pas qu'ils se détruisent les uns les autres ? Comment tu gères les intérêts individuels, tout en gérant l'intérêt commun ? »

(Permanente de la direction de Silicon Sentier, femme, 40 ans)

Si c'est dans cette interrogation que les permanents identifient leur domaine de savoir-faire, ils produisent cependant, en l'absence de prescriptions

standardisées quant aux modes opératoires au sein de l'équipe, une pluralité de réponses selon les acteurs. Pour certains, il s'agit de processus d'autorégulation qui renvoient cette responsabilité aux acteurs eux-mêmes :

« Le groupe va vite identifier les parasites. Par ailleurs, c'est leur problème, c'est à eux de s'organiser pour le régler. On ne se substitue pas aux rapports entre les acteurs. On propose des cadres, mais il faut les laisser responsables. »
(Permanent, homme, 50 ans)

L'alignement des différents acteurs autour d'un projet requiert pour d'autres, un travail très fin d'articulation préalable :

« Tu n'invites pas trente personnes et tu leur dis, alors qu'est-ce qu'on fait ?... c'est mort. Il faut soit les démarcher un par un avant, clarifier leur intervention, soit proposer quelque chose d'assez flexible, un peu flou, pour que chacun se l'approprie. Mais faut pas non plus être trop directif. Il faut que ça vienne d'eux. »
(Permanent, homme, 30 ans)

Cette tension bien connue dans les approches interactionnistes entre structure et indétermination est abordée ici de façon à la fois réflexive et pragmatique, comme étant inhérente aux activités d'organisation de la coopération. Nous ayant guidé dans le terrain, ce permanent la théorise en mettant au cœur de la conception de son activité l'idée que La Cantine remplit les vides des autres structures :

« Nous, on part du terrain, du flux entrant, on part de la demande des gens et on construit avec eux, plutôt que les programmes d'État où l'on fait ça et ça, et puis une fois qu'on vient sur le terrain, on se rend compte que ça ne correspond pas. On essaie de remplir les vides. [...] Si vous voyiez le nombre de modèles stabilisés qui vont droit dans le mur... Nous, on essaie de créer des espaces de mouvement, de fluidité. »
(Permanent, homme, 50 ans)

Cette conception ne permet cependant pas de saisir la nature de ce mouvement ni les modalités à travers lesquelles celui-ci agit dans l'organisation de la coopération. Elle permet cependant d'attirer l'attention sur son caractère contingent, prenant appui sur une démarche plus exploratoire que prescriptive. En effet, il s'agit de situer l'activité près des « besoins du terrain », dans les zones encore mouvantes, peu institutionnalisées et institutionnalisables. Si cette partie fait référence aux potentiels créateurs des interactions chaotiques,

ou à la notion de « sérendipité » dans le discours des acteurs, cette dernière se produit dans la plupart des cas comme le résultat du travail des permanents. Revendiquant le fait de se situer dans « les vides » des autres structures, la conception de ce dernier semble bien renvoyer à une forme spécifique du travail d'articulation (Strauss, 1992).

COMMENT CADRER LA COOPÉRATION ? DISPOSITIFS ET STRATÉGIES DE RÉPARTITION DU TRAVAIL D'ARTICULATION

Travail d'articulation, il l'est toutefois d'une manière particulière. À l'origine, Strauss se sert de cette notion dans ses travaux sur l'organisation du travail au sein de l'hôpital, pour décrire la façon dont les différents groupes professionnels au sein d'une même organisation interagissent pour coordonner leurs activités de travail et notamment articuler, à travers la gestion des aléas, les différentes prescriptions des règles au travail autour de la trajectoire d'un patient (Corbin et Strauss, 1993).

Dans le cas de La Cantine, il n'existe pas une organisation, un projet ou une trajectoire commune autour desquels la coopération s'imposerait parfois comme une contrainte, faisant partie des exigences donnant lieu à un processus négocié et ajusté en permanence entre l'ensemble des acteurs. Cependant, si l'on comprend les prescriptions au travail comme étant réparties au sein des organisations, dans le temps de l'activité, dans l'espace de la production et dans l'organisation du travail (Denis, 2007), chacun des acteurs pouvant appartenir à des organisations différentes s'inscrit néanmoins dans un même espace de production et s'agence avec les mêmes aléas qui participent à conditionner son travail. Ainsi, c'est en s'appuyant sur différents types de contraintes que les permanents utilisent l'aléa pour favoriser la coopération. C'est cet aspect du travail des permanents qui conforte d'ailleurs la définition de celui-ci comme relevant du travail d'articulation, plutôt qu'une simple réduction des coûts de coopération pour les acteurs. C'est bien aussi cet aspect qui rapproche La Cantine d'un « dispositif » au statut de médiateur matériel et symbolique (Peerbaye et Beuscart, 2006), plutôt que d'un simple espace de travail, nous renforçant ainsi dans le choix de ce terme pour désigner les différents appuis et techniques mobilisés dans le cadrage de la coopération.

Nous proposons ainsi de montrer, dans cette seconde partie, comment les permanents, en répartissant le travail d'articulation, développent concrètement

deux dispositifs de cadrage de la coopération. S'appuyant sur l'espace physique et son fonctionnement, le premier que l'on désigne par *coworking* cadre la coopération comme une éventualité de la rencontre. Le second dispositif consiste en la « co-organisation » d'événements et élabore à son tour la coopération comme un projet en soi. À partir de situations d'observation de terrain, nous tenterons de montrer que chacun de ces dispositifs renvoie à une stratégie spécifique de répartition du travail d'articulation : quand le premier, celui du *coworking*, est caractérisé par une tendance à externaliser celui-ci vers les acteurs eux-mêmes, notamment à travers l'agencement de différents types de contraintes (spatiales, socioéconomiques...), le second peut être associé à un ensemble de stratégies déstabilisantes développées sur le tas par les permanents qui, en jouant sur les aléas et le passage de l'informel au formel d'une part, et en faisant évoluer les rôles de chacun d'autre part, révèlent la nécessité d'un travail d'articulation internalisé et revendiquent sa prise en charge.

Le dispositif du *coworking* : « autonomisation » des acteurs et externalisation du travail d'articulation

Le premier dispositif de cadrage, celui qui se définit par la location de postes ou d'espaces de travail, concerne majoritairement les acteurs individuels fréquentant régulièrement La Cantine. Au nombre moyen d'une trentaine au quotidien, ces derniers dénommés *coworkers* regroupent des entrepreneurs en phase de création d'une société, des « porteurs de projets », des travailleurs indépendants ou auto-entrepreneurs, et exerçant pour la plupart un métier lié au développement de technologies et services numériques¹³. Ainsi, certains viennent à La Cantine pour des raisons pratiques, par exemple trouver un espace de travail équipé d'une connexion internet gratuite. D'autres recherchent la « rencontre fortuite » avec un développeur, un designer, un commercial... Cependant, si l'on définit ce dispositif par ce qu'il cherche à « faire faire », le *coworking* qui constitue une source de revenus secondaire se justifie pour les permanents par l'« autonomisation » ou encore la « responsabilisation » des acteurs.

« Il y a un vrai enjeu d'autonomisation des gens qui utilisent le lieu. Il faut qu'à terme ils puissent se passer de nous. C'était un truc que j'avais dit, mon taf c'est de me rendre inutile. Et cette notion, tu peux la penser pour le café,

13. À titre d'exemple, le nombre de *coworkers* ayant travaillé au moins une fois à La Cantine en 2010 est estimé à 835.

bah maintenant les mecs ils sont quasiment tous en autonomie, ils passent derrière le bar, ils font leur café, ils posent une pièce. »

(Permanent, homme, 30 ans)

Envisagée ainsi comme étant constitutive de l'accompagnement des processus coopératifs au sein de ce lieu, l'autonomisation des acteurs est aussi un appui pratique important pour lutter contre la routine et maintenir, à travers le renouvellement des publics, à la fois une certaine instabilité dans les relations de travail et une labilité de son environnement. Pour soutenir notre propos selon lequel cet enjeu est traduit dans ce dispositif par des stratégies d'externalisation du travail d'articulation, nous développerons quelques exemples de situations et de techniques déployées par les permanents pour favoriser la rencontre. Après une brève description de la structure architecturale et informationnelle de La Cantine participant à l'émergence de « situations ambiguës, confuses, mal définies »¹⁴, nous retracerons quelques techniques d'accueil et de mise en relation parfois déroutantes qui s'appuient sur l'agencement de différents types de contraintes dans le cadrage de la rencontre.

S'appuyer sur des « situations ambiguës, confuses, mal définies »

La Cantine se situe dans la galerie Montmartre du Passage des Panoramas reliant la rue Montmartre à l'est, le boulevard de Montmartre au nord, et la rue Saint-Marc au sud. Cette localisation dans un passage lui donne un statut particulier : historiquement espace commercial, « c'est un lieu public, mais de nature privée », comme l'énonce un des permanents. La Cantine se situe ainsi au rez-de-chaussée, avec une façade entièrement vitrée. La vitrine rend transparent mais aussi muet ce qui se passe à l'intérieur. Pour les passants, la nature de ce lieu n'est pas plus claire que son contenu : des individus qui travaillent côte à côte, face à leur ordinateur. Ici, ce ne sont pas des produits, mais des personnes et des affiches d'événements qui sont exposés. Au contraire du cas de produits dont l'exposition attribue un rôle de client ou de consommateur au passant, la vitrine de ce lieu intrigue et suscite l'attention par l'ambiguïté des messages qu'elle renvoie.

14. Notons la référence à l'ambiguïté désignée par Strauss comme source d'innovation (Strauss, 1969 ; cité par Flichy, 2003).

Scène 1. L'étranger*(juin 2009, extrait des notes d'observation)*

Dans sa soixantaine, un homme vêtu d'un costume bleu et d'un porte-documents en cuir fixé en dessous de son bras, s'arrête devant le lieu. Après avoir examiné quelques affiches accrochées à la vitrine (prospectus de l'Association pour la défense et la Promotion et la Recherche en Informatique Libre – APRIL ; annonce de formation à la régie publicitaire Google AdWords, plaquette de la campagne « Open Innovation » de la société Orange...), il entoure son regard curieux avec ses mains collées à la vitre, pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur : quatre personnes regroupées autour d'un canapé orange, une personne qui se sert un *Club-Mate* (boisson populaire parmi les *hackers*) derrière un comptoir. Il se redresse et se dirige vers l'entrée d'un pas décidé.

À l'intérieur, c'est silencieux. Il avance d'un pas hésitant vers le milieu de la salle, entouré par une dizaine de personnes installées sur les canapés par-ci par-là, devant leur ordinateur, la majorité portant des écouteurs. La personne qui était derrière le comptoir se dirige déjà vers un autre espace à sa droite. Voulant la suivre, il fait un pas hésitant, mais s'arrête aussitôt. Immobile pendant quelques instants, il revient sur ses pas de départ et se retourne ensuite vers le comptoir. Plissant les yeux, il commence à lire sur le tableau à craie, derrière le bar : « Code wifi : w1f1c4nt1n3 », « café : 1 €, softs : 2 € », « On a les *stickers* Cantine sur nos ordinateurs, trouvez-nous ! »...

Cette scène marque le quotidien de ce lieu riche de marques et de slogans, mais pourtant difficile à cerner du point de vue d'un étranger. Avec la présence marquée d'acteurs privés, associatifs et publics sur les affiches accrochées le long de la vitrine, la diversité des publics est sans doute l'information la plus facilement lisible. Au contraire de ce que l'on pourrait attendre d'un lieu ainsi exposé derrière une vitrine, semblant de nature publique, physiquement facile d'accès, on n'y retrouve que très peu d'informations sur le lieu même ni sous forme de dépliants ni de type *marketing*. C'est là une première forme d'ambiguïté caractérisée par l'absence d'information explicite sur le lieu d'une part et la diversité des signatures de l'autre, affirmant ainsi une certaine hybridité des acteurs et activités à l'intersection des technologies numériques. C'est d'ailleurs cette ambiguïté qui attire la curiosité du passant qui, sans cette diversité, ne saurait se sentir concerné et pousser la porte pour entrer.

Illustration 2. La vitrine de La Cantine¹⁵



Une seconde forme d’ambiguïté, cette fois-ci de nature architecturale, réside précisément dans cet acte : franchir la porte et accéder directement au sein d’un espace habité. Cette facilité d’accès met très rapidement « l’étranger » dans le rôle d’usager, sans lui donner le temps ni l’espace pour préparer cette transition. Bien que différentes formes de hiérarchie lui seront rendues visibles par la suite, notamment à travers la répartition des activités dans l’espace, celles-ci sont de prime abord indiscernables dans l’expérience de l’étranger : les personnes se confondent dans cette configuration pauvre en signes distinctifs. Ainsi, à l’idée de transparence véhiculée par la vitrine et à la facilité d’accès, s’ajoute l’absence de contraintes architecturales particulières, de contrôle d’accès, mais aussi d’une attention ciblée.

Une fois à l’intérieur, les seules indications pour identifier les permanents sont inscrites à la main, de façon informelle. De plus, elles demandent au visiteur de réaliser une tâche qui pourrait se révéler malaisée. Celui-ci doit se pencher pour regarder les ordinateurs de chacun, au risque de gêner, sans garantie d’atteindre son but. Sans restriction affichée ni règle de conduite évoquant notamment une certaine discipline institutionnelle, formalisée et représentée sous forme de signalétique ou de panneaux d’information par exemple, l’étranger agit – se déplace – de manière hésitante. Ce manque de clarté le pousse à formuler une demande à la première personne qu’il croise. Enfin, un troisième aspect de l’ambiguïté véhiculée par cette scène est celui de l’informalité, mais aussi de l’incertitude de cette situation.

15. Source : <https://www.flickr.com/photos/lacantine/8712573343/> consulté en janvier 2016.

Sans prétendre à l'exhaustivité, cet extrait permet de concevoir la configuration architecturale et informationnelle de La Cantine comme un appui au cadrage des premiers contacts et rencontres au sein de ce lieu. Dans la continuité des réflexions autour de l'aménagement des environnements qui favorisent les interactions créatrices, ou celles sur les effets de la proximité spatiale sur l'échange ou la production de savoirs, l'espace de La Cantine, ainsi que les formes d'ambiguïté et de « décalage » qu'il véhicule, sont compris comme une dimension à part entière de l'organisation de la mise en relation. Notre propos est de démontrer qu'en lien avec l'agencement de différents types de contraintes liées à l'espace, les permanents développent et prennent appui également sur d'autres techniques et technologies, notamment de natures sociales et économiques (Cihuelo 2008).

Cadrer la rencontre par l'agencement des contraintes : participation et renouvellement des « résidents »

Caractérisé ainsi par une tendance des permanents à externaliser le travail d'articulation, le dispositif du *coworking* repose sur un mode particulier de cadrage des interactions. Bien qu'il paraisse comparable à des bureaux à partager, il s'en distingue cependant par les contraintes qu'il agence pour favoriser les rencontres entre les publics : dans le fonctionnement du lieu, il s'appuie en effet non seulement sur la participation, mais aussi sur le renouvellement des usagers réguliers du lieu, dénommés « résidents ».

Ainsi, l'absence de personnes identifiées à l'accueil est un exemple particulièrement intéressant de ce mode de cadrage. Justifiée par les ressources limitées de l'association, la difficulté de désigner et maintenir une personne exclusivement en charge de l'accueil traduit parfois la répartition des tâches liées à la mise en relation des publics, à la fois au sein de l'équipe de permanents et avec le reste des résidents du lieu, comme un choix. En effet, difficilement repérables par l'étranger (scène 1), les permanents qui se trouvent la plupart du temps parmi les autres usagers du lieu attendent parfois pour intervenir en cas de « vrai » besoin.

Scène 2. L'accueil

(octobre 2011, extrait des notes d'observation)

Une permanente est installée sur le canapé derrière l'étranger, au fond de l'espace-café avec deux autres *coworkers*, dont l'un lui montre le service en ligne qu'il est en train de développer :

Le coworker [chuchote] : *Je crois qu'il est perdu... T'y vas ?*

La permanente : *J'attends encore, il y a Jean [coworker] à côté, je lui ai demandé de tenir l'accueil, je veux qu'il parle un peu, qu'il s'approprie, il est supertimide.*

Un permanent portant une casquette de tweed entre en même temps dans la salle, avec une cigarette entre ses lèvres. L'étranger se retourne rapidement :

L'étranger [voix cassée] : *Excusez-moi... Vous travaillez ici ?*

Le permanent [ton fort, geste théâtral] : *Comment allez-vous ?*

L'étranger [surpris] : *Oui, bonjour, je passais devant... C'est quoi ici, exactement ?*

Le permanent : *Et vous, qui vous êtes ?*

L'étranger [air gêné] : *Euh... Je passais devant, je voulais savoir...*

Le permanent [amusé] : *Ce n'est pas un lieu de consommation, Monsieur ! Une fois sur deux, on vient chercher l'info et on repart. Alors ici, c'est donnant-donnant ; dites-moi qui vous êtes, je vous dis qui on est ! Vous fumez ?*

Cette situation, atypique pour un lieu d'accueil, n'est pourtant pas aussi singulière que le laisse paraître cet extrait. Si chacun des permanents développe une pluralité de techniques (le « laisser faire » ou le « faire faire » du premier ou la théâtralisation du second), une tendance leur reste commune : le « faire parler » les acteurs. La permanente figurant dans cet extrait témoigne lors d'une conversation informelle :

« En les faisant parler, tu vois si t'as affaire à un timide. Après, ça c'est ma petite technique perso, en fonction des personnalités, je leur fais faire des tâches en fait. [...] tiens je vais faire une course, est-ce que tu peux tenir l'accueil une demi-heure ? Limite en les mettant devant le fait accompli. Tu responsabilises les gens. »

(Permanente, femme, 32 ans)

Demeurant invisible pour l'étranger, ce type de situations ambiguës sert ainsi d'appui dans la répartition de certaines tâches avec les résidents : c'est en

faisant faire des tâches que les permanents contraignent parfois les résidents du lieu à s'engager dans l'interaction.

Ainsi, bien que la rhétorique officielle mette l'accent sur les aspects liés à l'accessibilité physique de cet espace-café appelé aussi « espace gratuit », l'organisation de la mise en relation se fait ici tout autant par l'agencement des contraintes. En effet, cet espace à l'entrée n'est pas le plus approprié pour travailler. C'est un peu plus loin de l'entrée, et de la machine à café, dans l'espace suivant, ledit *coworking* qu'a priori se tiennent les activités de travail demandant plus de concentration et de temps. Du type *open space*, ce dernier est équipé de deux grandes tables pliables et de fauteuils de bureau, dont la disposition est recomposée par les usagers achetant des tickets pour y accéder à la journée ou au mois. Fondé sur le principe du « sans bureau fixe », il ne fournit cependant aucune garantie de place ni de confort, pouvant être recomposé à tout moment par l'organisation d'un événement. Ainsi, l'aménagement obéit à des contraintes de mobilité qui supposent une certaine adaptation de la part de ses usagers, y compris les permanents. Elle favorise par la même occasion le *turn-over* des premiers tout en limitant l'exclusivité.

**Illustration 3. Aménagement en *coworking* (à gauche)
et pendant les événements (à droite)¹⁶**



16. Source 1 (*coworking*) : <https://www.flickr.com/photos/lacantine/6234719296> et source 2 (événements) : <https://www.flickr.com/photos/siliconmaniacs/5866971616/> consultées en janvier 2016.

Occupant deux étages, le dernier type d'espace, celui des bureaux loués à des équipes réunies autour d'un projet numérique, associatif ou entrepreneurial¹⁷, repose cette fois-ci sur des conditions d'accès particulières : travailler dans le domaine du numérique, être en phase de montage d'un projet et l'impossibilité de renouveler plus d'une fois le contrat de trois mois. En cadrant ainsi le temps de séjour, cette solution n'est bien entendu pas optimale pour ceux qui cherchent exclusivement à louer un bureau. De plus, devant prendre en charge les aspects logistiques de l'organisation de ces espaces, les colocataires se trouvent engagés dans des tâches de coordination, ainsi que dans les activités de La Cantine, en intervenant par exemple lors d'un événement sur leur expertise ou expérience, en participant aux ateliers d'expérimentation ou en faisant une mise en relation. Ainsi, si ces *coworkers* jouent un rôle dans le fonctionnement de La Cantine, leur départ fait partie du cadrage de leur mode d'existence au sein de ce lieu. En définissant ce type de contrainte, on compte non seulement sur leur engagement, mais aussi sur leur « autonomisation », et par la même occasion sur leur renouvellement. Si celui-ci permet de lutter contre la routine, ce flux représente aussi une ressource centrale dans l'amélioration des capacités d'externalisation du travail d'articulation.

Le dispositif de « co-organisation » : formalisation de la coopération et internalisation du travail d'articulation

Le second dispositif se rapporte à l'organisation et à l'animation d'événements, ce qui, au sein de La Cantine, constitue l'activité principale des permanents¹⁸. Bien qu'il porte son action aussi sur les acteurs individuels, il concerne davantage les acteurs collectifs, associations, organisations ou entreprises. Si l'on doit définir ce dispositif par ce qu'il cherche à « faire faire » aux acteurs, la co-organisation se justifie pour les permanents dans l'élaboration d'une

17. On y retrouvait par exemple des startups en phase de création, un *think tank* autour du numérique, un groupe d'auteurs contribuant à un service de presse en ligne, etc.

18. Au sein de la base de données constituée par les permanents, les événements, au nombre total de 1 385 entre janvier 2008 et janvier 2012, sont répartis en deux grandes catégories : d'une part les événements dits « marchands » au nombre de 592 (dont 247 « fermés » qui correspondent à une location d'espace classique, et 345 « ouverts » qui consistent en des événements compris au sens traditionnel de communication des organisations), et d'autre part, ceux dits « non marchands » au nombre de 793 (dont 182 sont « fermés » au public, qui consistent le plus souvent en la mise à disposition gratuite de l'espace pour des groupes de travail qualifiés de « collaboratifs », et 611 « ouverts » qui correspondent cette fois-ci à des événements « coorganisés » ou « contributifs »).

coopération comme un projet, qui se concrétise notamment par la constitution de groupes d'acteurs autour d'une problématique, d'un savoir-faire ou d'un intérêt donné. En effet, bien qu'il soit défini par sa fonction de formalisation d'une coopération, ce que ce dispositif tente de faire faire varie dans chaque cas selon les enjeux spécifiques des acteurs présents. Après avoir défini la spécificité de l'événement dans le contexte de La Cantine, nous proposons de montrer, à travers quelques exemples concrets, la particularité du travail d'articulation qui se trouve dans ce dispositif internalisé par les permanents.

L'événement, objet et outil de mise en projet de la coopération

L'événement, compris dans sa définition restrictive comme un outil de communication employé principalement par les organisations publiques ou privées, prend en réalité des formes plus variées et des significations particulières au sein de ce lieu. Une première spécificité réside dans leur conception proche de celle des rassemblements physiques dans le domaine de l'informatique, qui représentent d'importantes instances d'organisation de la coopération en ligne (Coleman, 2010)¹⁹. Dans ce cadre, La Cantine est d'abord le lieu d'accueil des rassemblements de groupes souvent constitués en ligne comme ceux, par exemple, des contributeurs d'*OpenStreetMap*, des utilisateurs du langage de programmation PHP, des développeurs du *LibreOffice* ou encore des professionnels du design centré sur « l'expérience-utilisateur ».

Lieu d'accueil, La Cantine est aussi le lieu où certains de ces groupes d'acteurs émergent à travers la récurrence et les ramifications des événements auxquels ils sont invités – mais aussi contraints – par les permanents, à co-organiser avec d'autres²⁰. C'est là une seconde spécificité du statut d'événement, celle de l'implication des permanents en fonction du niveau de « coopérativité »

19. Une des références principales est celle des *clubs* d'informaticiens passionnés dont le plus fameux est celui de *Homebrew Computer Club* considéré comme étant une des instances de coopération à l'origine du développement de l'ordinateur personnel (Auray, 2001 ; Levy, 2001). Un autre exemple révélant une tout autre fonction de ces rassemblements toujours dans le domaine de l'informatique est celui du festival annuel *Burning Man* étudié par Fred Turner comme une instance de socialisation importante dans la constitution des réseaux de coopération parmi les startups californiennes (Turner, 2009).

20. La réunion d'acteurs parfois concurrents sur un même marché est organisée en mettant un prix sur son degré de fermeture : s'associer avec d'autres est une condition pour bénéficier d'un tarif réduit dans la location d'espaces. Notons le poids important de cette dimension socioéconomique s'appuyant notamment sur l'existence de subventions publiques, peu abordée dans cet article qui porte davantage sur le travail des permanents.

des acteurs : tandis qu'ils se limitent à la simple logistique dans le cadre d'événements dits « marchands »²¹, qui représente alors le « sale boulot » (Hughes 1996), ils sont beaucoup plus impliqués dans l'organisation d'événements dits « coopératifs », marquée soit par la participation d'un plus grand nombre et une plus grande variété d'acteurs, soit par un engagement plus fort de ces derniers.

Cependant, si ces activités représentent leur « vrai boulot » (Bidet 2010), l'originalité de leur méthode se révèle davantage dans l'organisation d'événements avec de grandes organisations. En effet, ces dernières établissent le premier contact avec La Cantine majoritairement à travers les départements de communication. C'est dans ces cas que les différentes conceptions de l'événement se confrontent et se voient alors « articulées » dans une formalisation de celui-ci, comme un projet de coopération. C'est ce que les permanents appellent « hacker la comm » ou plus largement « hacker l'institution ». Pour illustrer ce propos par les diverses techniques développées par les permanents, revenons sur quelques exemples concrets d'événements organisés avec de grandes organisations.

Réunions d'acteurs et formalisation du travail (sur le) coopératif

C'est notamment lors des réunions de co-organisation qu'une partie de ce travail d'articulation est internalisé. Au sein de ce terrain marqué par l'informalité et la fluidité des interactions, un jeu s'établit alors dans le passage vers le formel.

Scène 3. L'organisation publique (OP) et l'Intranet (avril 2012, extrait des notes d'observation)

Une association de jeunes *communicants* travaillant dans différentes organisations publiques adresse par un courrier électronique une demande officielle pour l'organisation d'un événement à La Cantine. Une semaine plus tard, lors de la réunion, un des permanents demande à chacun de se présenter en précisant trois *tags* pour se définir (pas forcément liés au champ professionnel) et l'intérêt personnel qu'ils ont dans l'organisation de cet événement.

OP1 : [...] *Pour nous, l'enjeu est de sensibiliser les collègues aux outils en ligne, de montrer les différents usages...*

21. C'est-à-dire organisé à la commande d'une organisation et dont les règles d'interaction sont préalablement établies par ce « donneur d'ordre ».

Permanent [en lui coupant la parole] : *Oui, donc ça, c'est bien le sujet. Mais quels sont vos enjeux personnels ? Au sein de votre structure, sur ce que vous faites.*

OP 2 : *Bah... [Pause] C'est ce qu'il vient de dire en fait.*

Permanent [en rigolant] : *Non, non, j'ai bien compris. Mais ce qui m'intéresse, c'est VOUS, personnellement, pourquoi vous êtes là ?*

OP 1 [Après quelques tentatives de reformulation] : *En fait, on a un intranet qui regroupe tous nos travaux. Mais on a un peu du mal...*

Permanent : *Ah, bah voilà ! Ça, ça m'intéresse !*

OP 2 : *Oui, mais c'est pas forcément là-dessus que...*

Permanent : *Ça fait rien, c'est un sujet important. C'est un problème partagé. Et donc, cet intranet, qu'est-ce qu'il fait ?*

Ce qui nous intéresse dans cet extrait est précisément ce détour par les enjeux à la fois « individuels » et « officieux » des acteurs présents, dans la formalisation traduite par la co-organisation d'événements. En effet, des modalités d'identification aux allers-retours entre les différents registres, individuels et institutionnels, ce flottement est un appui de cadrage reconnu.

« Je regarde toujours la deuxième intention, l'intention cachée. C'est de là qu'on va partir pour monter l'événement, et non pas des enjeux purement officiels. »
(Permanent, homme, 30 ans)

Si les permanents qui organisent les événements se rejoignent sur ce point, ils emploient des techniques d'internalisation différentes de ce travail d'articulation. Parmi celles-ci, ce permanent opte par exemple pour la perturbation des cadres de référence des acteurs en « cassant le discours officiel » pour les reconstruire. D'autres permanents insistent sur la distribution de la parole et la fonction nodale du « compte rendu » dans les modalités d'engagement des divers acteurs et la formalisation du travail coopératif entre ces derniers :

« C'est un peu du hack, mais si tu leur laisses un temps de formalisation, ils vont considérer ce projet comme une partie du leur. Alors que si t'arrives en disant voilà ce qu'on va faire, le mec il va dire, O.K. bah on suit ou pas. Mais dans tous les cas, ce qui fait office de vérité entre guillemets, c'est le compte rendu qui a été posé. »

(Permanent, homme, 35 ans)

Ce travail présenté comme étant celui des « petites mains » s'affirme en une expertise quand il s'inscrit dans cette zone intermédiaire : celle d'agencer les temps formels et collectifs par rapport aux rapports informels et individuels. On le voit notamment dans les cas limites ou parfois même conflictuels.

Scène 3 (Suite)

Environ deux heures avant le début du *barcamp*²², un homme [dont on apprendra qu'il fait partie de l'équipe d'intégration de l'Intranet] rejoint l'équipe d'organiseurs et le permanent devant le comptoir. Celui-ci commence à réviser le déroulé.

Permanent : *Alors on va commencer, chacun va se présenter en trois tags, puis on va demander qu'ils remplissent le tableau avec les thèmes, puis on va commencer à les répartir en ateliers...*

L'homme [étonné] : *Mais tout le monde va se présenter ? Vous n'avez pas fixé les sujets des ateliers ? Qui va intervenir ?*

Permanent : *On ne sait pas encore, on va voir...*

L'homme [agité] : *Mais... [Pause] Je ne comprends pas, ce n'est pas ça qu'il faut faire ! Il faut savoir qui va parler, enfin... [en se retournant vers l'équipe] Je ne comprends pas là, vous aviez des choses à présenter vous ; il faut qu'on voie comment on organise ça.*

Permanent : *Ah non, monsieur, ici c'est un homme, une voix. Les sujets sont déterminés par les participants et on vote avec les pieds. On ne définit pas le compte rendu à l'avance. C'est le principe d'un *barcamp*.*

Comme cet extrait en témoigne, les permanents se portent garants d'un certain savoir procédural de la répartition des rôles et des règles d'interaction à mettre en place. C'est dans ce cadre que nous situons la particularité du travail d'articulation internalisé, dans la définition du dispositif de co-organisation qui se distingue ainsi clairement des processus exclusivement logistiques des manifestations publiques traditionnelles. Cependant, si, dans cette répartition des tâches, le pouvoir de fixer des contraintes revient aux permanents, ce n'est pas pour autant qu'ils se portent garants de ce qui résultera de ces événements. Du fait de la spécificité de ce mode de répartition des responsabilités, il se produit des situations auxquelles l'ensemble des acteurs se confronte, et tous participent à la redéfinition des rôles et négocient pour trouver un nouveau compromis.

22. Fondé sur le principe de « non-conférence », le *barcamp* est un format dit ouvert qui n'a pas de programme prédéfini. Les participants proposent des sujets selon une matrice de temps et d'espace où plusieurs séries d'ateliers se déroulent en même temps sur une journée donnée.

Conception de « formats » et échantillonnage : techniques de mise en valeur et de mise en situation des acteurs

Ainsi, cette formalisation n'est pas uniquement celle du travail coopératif entre les acteurs, mais aussi, à travers cette dernière, celle du champ d'expertise des permanents. Indépendamment des produits de ce travail coopératif formalisé, celui-ci se présente comme étant une source de légitimité de l'action des permanents. C'est à travers cette « représentativité » du travail coopératif avec les « acteurs du terrain » que le contact s'établit notamment avec le monde des grandes organisations.

Scène 4. L'organisation administrative (OA) et les hackers (mars 2012, extraits des notes d'observation)

Connaissant La Cantine à travers un *barcamp* auquel il avait participé, le nouveau chargé de l'innovation de l'OA est accompagné de deux personnes pour organiser cette fois-ci le sien autour de la protection des données personnelles sur Internet. Décrite au départ comme une conférence classique, la demande est aussitôt reformulée par l'un des permanents :

Permanent 1 : *Si je comprends bien, vous voulez explorer les outils qui présentent une atteinte aux droits des personnes. C'est un peu ce que font... les hackers, non ? Si en plus on va traiter l'aspect technique de cette affaire, c'est les premiers à vous l'expliquer, c'est eux les experts !*

OA 1 : *Oui, ça serait bien. Mais ils sont dans un rapport de troll [provocation] avec nous, je ne pense pas qu'ils viendront...*

Permanent 2 : *[...] Nous, on les connaît ; et ils viendront. Par contre, il ne faut pas trop faire le show, il faut enlever les présentations longues et ouvrir des temps de parole à chacun. Il faut qu'il y ait un défi aussi, vous voyez ?*

La prise en charge de ce travail d'« échantillonnage » constitue un appui dans la conception de « formats » d'événements qui contournent les commandes initiales des organisations. Des acteurs périphériques par rapport à celles-ci sont « mis en valeur » comme les référents, ou encore comme caution du degré d'expertise technique de l'événement. Aussi, les publics ne sont pas aléatoires : ils sont davantage sélectionnés en fonction des visées coopératives des acteurs présents et souvent rencontrés à l'avance. Dans cette configuration qui redéfinit leur rôle et leur positionnement par rapport au public, les organisateurs se voient « mis en situation » comme étant un acteur parmi d'autres.

Se traduisant par la recherche d'interlocuteurs, ce travail d'articulation internalisé dans le cadrage des interactions est rendu plus visible lorsqu'il s'agit d'organiser la coopération avec cette fois-ci les grandes entreprises. Prenant dans ces cas des formes variables telles que celles du *brainstorming*, de l'expérimentation ou du codéveloppement d'idées et de services numériques, les événements sont parfois conçus dans un enchaînement, comme un ensemble de méthodes coopératives articulant différentes logiques de production et de productivité. Cette hybridation ne va pas sans poser de nombreux défis en termes d'articulation.

Scène 5. La grande entreprise et la cocréation
(février 2012, extrait des notes d'observation)

Sur la demande de la nouvelle directrice du département de communication d'une grande entreprise, une proposition d'une journée de cocréation présentant le scénario comme une succession de temps de brainstorming, de codéveloppement et de démonstration lui est envoyée. Une réunion s'organise avec l'équipe de permanents qui s'occupe des activités d'expérimentation au sein de La Cantine.

Directrice : *On a lu votre proposition, très intéressante ; mais ça va être difficile de faire venir des gens de chez nous dans ces ateliers.*

Permanente 1 : *C'est indispensable en fait ; si on veut travailler avec les experts du domaine, il faut qu'il y ait des gens qui maîtrisent ces sujets techniques chez vous. C'est ça d'ailleurs qui va les motiver à participer, ils sont tous très occupés, vous savez...*

Permanent 2 : *L'idée ici, c'est vraiment de réunir les personnes concernées. Sinon on retombe sur un format classique d'appel à projets, mais à ce moment-là, vous avez déjà les outils.*

Ainsi, un exemple de *hacking* relève le défi de « faire participer » les salariés de ces grandes entreprises. En orientant l'objet de la coopération vers la création d'un objet numérique, le format de la « cocréation » devient l'outil d'échantillonnage par excellence pour impliquer les acteurs ayant des compétences diversifiées au sein de l'organisation, ainsi que pour redéfinir les rôles et responsabilités des participants :

« En gros, ça va passer par l'opérationnel. Bien sûr ça peut passer par une décision du management, mais ton taf à toi, c'est de créer des temps de rencontre entre l'extérieur et l'intérieur de leur entreprise, de faire sortir les gens de chez eux. »

(Permanente, femme, 40 ans)

Si cette entreprise vient à La Cantine au lieu d'aller dans une agence privée, elle entre implicitement dans une autre convention caractérisée par un mode spécifique de répartition du travail d'articulation : les permanents revendiquant la prise en charge des méthodes coopératives, et notamment celle de l'échantillonnage ; la décision et ainsi la responsabilité de la réussite est reléguée aux acteurs. Cette réponse de la dirigeante de Silicon Sentier aux interlocuteurs voulant faire signer un contrat de cession de droits aux participants témoigne de cette internalisation du travail d'articulation qui sera cette fois-ci l'objet d'une négociation entre les différents acteurs.

« Dans un objectif d'intérêt général, ces dispositions me semblent en contradiction avec l'objectif de contribuer au développement économique du territoire. À ce titre nous ne pourrions être solidaires de la démarche, la journée serait donc exclusivement brandée (ce qui impliquerait le passage à un tarif non contributif)²³. »

(Extrait d'un mail formel envoyé à la grande entreprise)

En somme, si ce ne sont pas des objets comme dans le cas des projets d'innovation technologique ni des trajectoires comme dans le cas du milieu hospitalier, qui coordonnent les réseaux d'acteurs, ici c'est bien la production d'événements qui fait office d'élaboration d'un « plan ». Pour revenir au schéma dressé par Strauss, le travail d'articulation intervient en effet dans les zones où le « plan » prescrit au sein des organisations ne fonctionne plus. Activé par des aléas, il représente le moment du passage de l'organisation formelle à celle informelle entre les travailleurs (Corbin et Strauss, 1993). Cependant, dans le cas de La Cantine, ce constat se trouve inversé : le travail d'articulation devant agencer les acteurs par rapport aux aléas, la gestion de ces derniers est envisagée précisément dans le but de formaliser les interactions préalablement informelles, par l'émergence de règles partagées et ainsi la construction d'un « plan ». Alors qu'il intervient au sein des organisations pour « remplir les vides » des routines, le travail d'articulation se produit ici au sein même de l'élaboration de ces routines.

23. Il faut entendre par là que l'organisation ne pourra plus compter sur l'engagement des permanents dans la mobilisation ciblée et personnalisée des réseaux de La Cantine, ni sur la « marque » de celle-ci sur les supports de communication. Reformulant ainsi le rapport coopératif de la « co-organisation » dans un régime de « prestation de service » classique, l'organisation ne bénéficierait plus de la réduction appliquée dans le régime « contributif », sur les tarifs d'accompagnement et de location de salle.

CONCLUSION

La description des conceptions et théories produites par les permanents autour de la coopération et de leur propre travail a permis dans un premier temps de qualifier ce dernier comme un travail d'articulation. Les différentes stratégies développées pour créer des zones de coopération entre les acteurs ont permis dans un second temps de qualifier les formes spécifiques de répartition de ce travail d'articulation au sein de deux dispositifs. En s'appuyant parfois sur des techniques de contournement pour amener les acteurs à coopérer, notamment en agissant sur des aléas face auxquels ces derniers se rendent plus « entrepreneurs » ou « contributeurs », ce travail porte ainsi son action sur l'organisation des « débordements », à la fois des cadres de référence de chacun des acteurs et des cadres plus traditionnels de la relation de service par lesquels ces derniers font leur introduction dans cette nouvelle hétérotopie (Foucault, 2004). Ainsi, si cet espace revendique des interactions créatives, les acteurs n'agissent cependant pas tous nécessairement avec une compréhension partagée de la situation ; ils se trouvent dans certains cas contraints d'agir de la sorte. D'ailleurs, pour certains, c'est cette contrainte même qui est explicitement recherchée.

Ainsi, bien que la coopération soit conceptualisée dans ce lieu riche d'images et de discours, comme étant issu d'un environnement chaotique, ou encore de ce que les acteurs désignent par la « sérendipité », il existe en réalité un cadrage fort des situations interactionnelles de la part des permanents. Qu'il s'agisse de faire participer l'ensemble des acteurs à l'organisation de la salle d'événement, de l'absence de langage institutionnel (et d'une préférence nette pour le tutoiement), de la tarification des activités peu coopératives, ou encore de la mise en valeur de « petits » acteurs, les techniques employées dans le cadrage de la coopération sont bien plus nombreuses que celles développées dans cet article. Faisant preuve de l'existence de règles finalement très strictes, ces dernières ont le point commun d'être déstabilisantes, de « décadrer » les acteurs par rapport à leurs propres références.

Si cette conception et organisation spécifique de la coopération à La Cantine a fait figure d'exemple pour de nombreux autres espaces hybrides de travail coopératif²⁴, son évolution n'a pas été guidée par la stabilisation des coopérations entre les acteurs, mais plutôt par une autre source de légitimité pour

24. Notons le réseau des « Cantines et des lieux associés » qui regroupe à l'heure actuelle cinq autres « Cantines » et sept autres lieux autour d'une « charte » commune.

l'association : la stabilisation de « formats » de coopération qu'elle contribue à créer. Ainsi, si l'engagement au travail des permanents porte sur le « cadrage des coopérations » ici employé dans leur propre langage, la stabilisation de ces « cadres » se présente comme une condition de la revalorisation de leur travail d'articulation. C'est notamment à travers ces formats stabilisés que celui-ci permet de mettre les externalités de réseaux générés par ce lieu carrefour sur le long terme, au service de grandes organisations, et ainsi de les capitaliser financièrement.

En somme, pour revenir à la question de départ, La Cantine est plus qu'un *coworking*, non seulement parce qu'elle est le lieu du débordement, notamment des rapports économiques vers des instances coopératives, mais aussi parce qu'elle organise ces débordements ; le premier lui permettant de monétiser la coopération et le second de gagner en légitimité. Néanmoins, si la déstabilisation des acteurs par des stratégies visant le débordement des cadres d'interaction traditionnels est un des résultats préliminaires de ce travail de terrain, la question de l'étendue des phénomènes de recomposition des trajectoires individuelles ainsi que celle des réseaux de coopération occasionnés par La Cantine reste encore à explorer.

 RÉFÉRENCES

- AGUITON C., CARDON D. (2008), « Barcamps and Coworking: Collective Web-based Infrastructures for Innovation », in *Hermès*, CNRS Éditions, 50, p. 77.
- AURAY N. (2001), « La place des hackers dans l'innovation informatique : une comparaison des cas hollandais, français et américain », *Actes du colloque ICUST*.
- BIDET A. (2010), « Qu'est-ce que le vrai boulot ? Le cas d'un groupe de techniciens », *Sociétés contemporaines*, 78, pp. 115-135.
- BOBOC A., BOUCHARÉB K., DERUELLE V., METZGER J.-L. (2014), « Le coworking : un dispositif pour sortir de l'isolement ? », in *SociologieS, Theory and research*.
- CALLON M. (1999), « La sociologie peut-elle enrichir l'analyse économique des externalités ? Essai sur la notion de cadrage-débordement », in D. Foray, J. Mairesse (dir.), *Innovations et performances. Approches interdisciplinaires*, Paris, Éditions de l'EHESS, pp. 399-432.
- CIHUELO J. (2008), « Les relations de travail sur les plateaux téléphoniques : arrangements locaux et normes relationnelles », *Travailler*, 19, pp. 103-122.
- CLARKE A. E., STAR S. L. (2008), « The social worlds framework: A theory/methods package », in E. Hackett (dir.), *Handbook of science and technology studies*, Cambridge, MIT Press, pp. 113-137.
- COLEMAN G. (2010), « The Hacker Conference: A Ritual Condensation and Celebration of a Lifeworld », *Anthropological Quarterly*, 83, 1, pp. 47-72.
- CORBIN J. M., STRAUSS A. L. (1993), « The Articulation of Work through Interaction », *The Sociological Quarterly*, 34, 1, pp. 71-83.
- DENIS J. (2007), « La prescription ordinaire. Circulation et énonciation des règles au travail », *Sociologie du Travail*, 49, 4, pp. 496-513.
- FLICHY P. (2003), *L'innovation technique : récents développements en sciences sociales, vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte.
- FOUCAULT M. (2004), « Des espaces autres », *Empan*, 54(2), pp. 12-19.
- GOFFMAN E. (1991), *Les Cadres de l'expérience*. Éditions de Minuit.
- HUGHES E. C. (1996), « Le regard sociologique : essais choisis », *Recherches d'histoire et de sciences sociales*, 70, Éditions de l'EHESS, Paris.
- LEVY S. (2001), *Hackers: Heroes of the Computer Revolution*, New York, Penguin Books.
- PEERBAYE A., BEUSCART J.-S. (2006), « Histoires de dispositifs », *Terrains & travaux*, 11, 2, pp. 3-15.

SHIBUTANI T. (1955), « Reference Groups as Perspectives », *American Journal of Sociology*, 60, 6, pp. 562-569.

STRAUSS A. (1969), *Mirrors & masks: the search for identity*, Sociology Press, San Francisco, Transaction Publishers.

STRAUSS A. (1978), « A Social World Perspective », *Studies in Symbolic Interaction*, 1, pp. 119-128.

STRAUSS A. (1992), *La trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.

TURNER F. (2009), « Burning Man at Google: a cultural infrastructure for new media production », *New Media & Society*, 11, 1-2, pp. 73-94.